

Grâce à ses excellentes bibliothèques qui sont très faciles d'accès (en haut à gauche: Avery Library), l'historien de l'art Nicolas Galley, «visiting scholar» à Columbia University (en bas à gauche), a trouvé à New York des conditions de travail idéales.

Photos: Nicolas Galley, nycvisit.com (3)



Une ville électrique

Nicolas Galley, jeune historien de l'art fribourgeois de 30 ans, vient de rentrer de New York. Grâce à une bourse du FNS, il a passé une année dans la métropole américaine pour finaliser sa thèse sur le statut de l'artiste en Europe du Nord au XVI^e siècle.

Choisir New York comme lieu de recherche lorsqu'on s'intéresse à la Renaissance peut paraître curieux. Mais cela s'explique. La ville dispose en effet d'excellentes bibliothèques en histoire de l'art et elles sont très faciles d'accès. Grâce à ma carte de «visiting scholar» de la prestigieuse Columbia University, leurs portes se sont ouvertes sans aucune difficulté et j'ai également pu consulter quantités de revues spécialisées sur Internet. C'est très bien d'avoir, comme en Europe, d'innombrables livres originaux dans les bibliothèques, mais s'il faut réunir dix lettres de recommandation pour pouvoir ouvrir l'original de 1523, il est largement préférable d'avoir la copie aux Etats-Unis que l'on peut consulter à sa guise.

A la Columbia, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec le professeur David Freedberg, l'un des meilleurs spécialistes de la Renaissance. L'avantage aux Etats-Unis, c'est que le système académique est beaucoup moins hiérarchisé qu'en Europe. Les professeurs sont très à l'écoute des étudiants et les contacts plus aisés. Comme les gens payent très cher pour entrer à la Columbia, les professeurs ont des comptes à rendre par rapport aux étudiants et l'encadrement est excellent.

On imagine que pour rédiger une thèse il faut bénéficier de calme, être un peu isolé. Mais c'est en fait exactement l'inverse. Je crois que je n'ai jamais aussi bien rédigé, aussi rapidement, de manière aussi concentrée. L'ambiance new-yorkaise m'a dynamisé. Cette ville génère des pressions, du stress, elle est électrique. Mais elle

est aussi très stimulante pour les intellectuels qui y travaillent.

Et il y a bien sûr toutes les activités culturelles. En vivant à Manhattan, tout est à portée de main. Lorsqu'on travaille tard le soir, il est toujours possible d'aller ensuite au concert, de voir un film ou d'assister à un vernissage. L'offre est immense, même s'il n'est pas toujours évident d'en profiter, vu la cherté de la vie new-yorkaise. Autre élément important pour un doctorant qui a des horaires un peu particuliers, beaucoup de magasins sont ouverts 24 heures sur 24. Cela apporte une grande liberté dans l'organisation du travail et c'est très appréciable.

J'ai aussi fait des rencontres formidables, pas seulement dans le milieu académique. New York attire des gens extrêmement intéressants qui viennent du monde entier et qui sont souvent à la pointe dans leurs domaines respectifs. C'est une ville vraiment très accueillante, une ville internationale qui est finalement bien peu américaine.

Bien qu'elle ait subi les attentats du 11 septembre 2001, on n'y ressent pas du tout cette forme d'exclusion ou de méfiance à l'égard de l'étranger que l'on peut constater ailleurs aux Etats-Unis. Emotionnellement, les attentats ont laissé des traces. Les gens en parlent car nombreux sont ceux qui ont perdu des connaissances ou des proches dans l'effondrement des deux tours. Mais cela ne les empêche pas d'être critiques à l'égard de l'administration Bush.

Quant à la sécurité, elle ne pose pas vraiment problème. Honnêtement, je crois que l'on est moins confronté à la violence sur Manhattan que dans certaines villes suisses et européennes. New York est vraiment une ville hallucinante et palpitante et j'ai été ravi d'y passer une année. ■

Propos recueillis par Marie-Jeanne Krill